

NOUVELLES

DES COMPAGNONS D'HERMÈS

NUMÉRO 28 – 2010

Janvier, février, mars

envoyé le 11 janvier 2010

Le Bureau adresse, à tous, ses vœux de bonheur et de création pour l'année 2010.

En bref

Le n°4 des Carnets d'Hermès « L'avenir du passé » sera envoyé, fin janvier, aux Compagnons d'Hermès à jour de leur cotisation 2009.

Ouvrage récent

Jacques Duquesne a publié en octobre, chez Plon, *Le Diable*.

La revue CHRISTUS n°225 de janvier 2010, « Dieu nous parle », comporte un entretien, *La Parole comme Christ*, de Christoph Theobald S.J. avec la revue (R. de Maindreville S.J. et Yves Roullière). Signalons aussi une recension d'*On ne choisit pas d'aimer* de C.-H. du Bord, éd. Zurfluh, par Y. Roullière.

Dans son n°97 d'octobre 2009, la revue ARPA (Clermont-Ferrand) publie plusieurs poèmes d'Yves Roullière.

Conférence

de Jacques Atlan,

le samedi 6 février de 15h30 à 18h : *Recommencer la Philosophie ?*

Maison des Associations du XII^{ème} 181 avenue Daumesnil. Paris XII.

Le cycle Strindberg au Théâtre du Nord-Ouest

se poursuit jusqu'au 14 février :

Frédéric Almaviva joue le

Docteur dans *Père* et Sylva de

Rawsky joue Alice dans *La Danse de mort*.

Théâtre du Nord-Ouest

13 rue du Faubourg Montmartre,
Paris IX. Rés. : 01 47 70 32 75.

www.TheatreDuNordOuest.com

Nous reproduisons le texte que Jean-Luc Jeener, directeur du Théâtre du Nord-Ouest, a demandé à Claude-Henri Rocquet pour présenter Strindberg.

COMBIEN DE VIES DANS CETTE VIE ?

August Strindberg meurt en 1912. Quelques années plus tôt, en 1909, il a écrit *La Grand'route* ; sa dernière pièce. Elle nous apparaît testamentaire. Il est vrai que la « *Grand'route* », à Stockholm, conduit à un cimetière et que la pièce finit par l'évocation d'une tombe. Et que la vie est un chemin. S'achève-t-il par la nuit définitive, la corruption ; la vie est-elle un jeu absurde, dérisoire, le voile d'un songe posé sur le néant ? Ou le chemin de notre vie s'ouvre-t-il en secret vers une lumière, une autre vie, la vraie vie ? La métaphore du chemin de vie est la forme maîtresse de plusieurs pièces de Strindberg ; il ne s'agit pas toujours de la destinée terrestre de quelques personnages : dans *Le Songe*, la fille du dieu Indra descend sur terre, parmi nous, pour voir comment les hommes vivent, et ce qu'ils sont en réalité, en vérité ; souffrir avec eux ; les sauver ? Chez Strindberg, comme chez tant de dramaturges, le théâtre est une image du monde, un miroir du cœur de l'homme, un miroir philosophique, métaphysique. Un songe révélateur.

Autre métaphore, autre lieu commun : la maison. Souvent, au lever du rideau, la maison, lieu du drame, est vue du dehors, nous sommes devant sa façade, ses fenêtres, sa porte. Bientôt à l'intérieur. Nous voyons non seulement ce qui s'y passe, aujourd'hui, mais ce qui s'est passé jadis, et qui hante et produit le présent, comme un feu sous la cendre devient un incendie, et peut tout consumer. Nous sommes entrés dans le dedans et les enfers des

personnages, des personnes ; dans leur habitation intime ; leur secret ; l'inavouable. Ou, si l'on préfère le dire ainsi : dans la réalité de l'enfer. Enfer intérieur, enfer de la famille, danses de damnés ; torture subie, infligée ; règne du Mal : c'est *Père*, c'est *La Danse de mort*... Le feu, l'incendie ? Quelques œuvres de Strindberg sont hantées ou s'achèvent par l'image de la maison qui brûle ; une fin du monde. Mais qui est l'incendiaire ? Et quel est ce feu ?

Une grande part de l'œuvre de Strindberg est d'ordre autobiographique. Elle suffirait à faire de lui un écrivain considérable. Sans doute ces souvenirs, ou ces confessions, l'image de sa famille, ses trois mariages, sa misogynie, les tumultes et les naufrages de son existence, tout cela nous donne-t-il des clefs pour mieux comprendre l'univers de son théâtre. Mais ce n'est pas l'essentiel. Écrivant sa vie, la revivant, Strindberg est le romancier ou le nouvelliste qu'il est ailleurs (et que les Français connaissent moins que l'auteur dramatique ; il est aussi poète, moins connu encore. Mais quel lecteur ordinaire prétendrait connaître toute l'œuvre, immense, à quoi s'ajoute une vingtaine de volumes de correspondance ; très partiellement traduite en français ?).

Une partie de l'œuvre autobiographique, Strindberg l'intitule *Le Fils de la servante*. Littéralement, mais symboliquement, ce titre rappelle que son père avait épousé la femme qui avait d'abord servi chez lui, après avoir été serveuse dans une auberge. D'où, chez August Strindberg, ce thème, ou plutôt ce malaise d'être entre la bourgeoisie, ou l'aristocratie, les puissants, les riches, les maîtres, et le peuple, les subalternes, les domestiques, les inférieurs, les exploités, les misérables. Cette incertitude quant à la place qu'on occupe ou qu'on

devrait occuper, cette incertaine identité ; cette ambition et cette humiliation ; cette ambivalence, cette ambiguïté. Et le choix, ou le destin, parfois, d'une vie de bohème, de « déclassé » ? Cela déchire une existence, une âme, mais anime et construit une œuvre. C'est en partie à cette tension, cette contradiction, ce conflit ou cette lutte de classes, qu'on doit sans doute *Mademoiselle Julie*. La « dialectique du maître et de l'esclave » y va jusqu'au meurtre.

Mais « le fils de la servante » est aussi Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham : l'autre fils ; le disgracié, le déshérité, et nous dirions le « maudit », si Dieu lui-même ne l'avait cependant béni ; mais comme un être farouche. Ismaël ; et aussi bien : Esaü, Caïn, – Lucifer. Sans doute cette figure de « bâtardise », et d'exclusion, de disgrâce, est-elle fondamentale chez Strindberg ; voire, son « mythe personnel ». Elle sous-tend sa vision de Lucifer. Elle reparait ou apparaît aux dernières paroles de *La Grand'route*, pièce ultime. Étrangement, à Isaac ou Israël, c'est-à-dire Jacob, le fils légitime, Strindberg substitue Ismaël. (Comme Baudelaire, à Saint-Sulpice, il passera de longs moments à contempler *La Lutte avec l'ange*. Il s'est identifié à Jacob et à Ismaël comme il s'est identifié à Job, autre lutteur : avec et contre Dieu ; autre figure de l'Homme ; et celui-là que Satan, avec l'assentiment de Dieu, met et soumet à l'épreuve ; pour le triomphe et la gloire de Dieu.)

Une partie de l'autobiographie a pour titre *Inferno*. Strindberg y raconte sa folie, son malheur. Récit étonnant, saisissant. Et d'autant plus que Strindberg observe lucidement, et dans un esprit qu'on dirait scientifique, le mal dont il est le théâtre, l'acteur, la victime, le bénéficiaire ; il en rend compte en écrivain, en artiste, en créateur. Mais s'agit-il d'un délire, d'une folie polymorphe, s'agit-il de maladie mentale, ou d'une expérience mystique, par des voies infernales ? (Et, parmi ces coïncidences étranges, ces phénomènes inexplicables, est-il certain que tout soit illusion, hallucination, hasard ? Qu'est-ce donc que la « réalité » ? Nous-même, dans notre vie, n'avons-nous rien connu d'analogue ?...) Pour Strindberg, la clef de ce qu'il éprouve, de ce qu'il subit, il la trouve dans l'œuvre et les visions de Swedenborg, sa théologie. Ce qu'il vit, Swedenborg

l'a vécu. Swedenborg est son Virgile. Il est un autre Swedenborg. Et de quoi s'agit-il en somme, dans ces épreuves de persécution, d'assauts physiques, psychiques, spirituels ? L'invisible, les invisibles, les Puissances, à travers la réalité de nos maux, nous « corrige », pour notre bien, pour nous acheminer au bien. Nous payons et expions nos fautes et certaines de ces fautes nous les avons commises dans notre sommeil, en rêve... Né entre théisme paternel et piétisme maternel, dans un pays protestant, et devenu athée, rationaliste, voire scientifique, positiviste, Strindberg, par la lecture de Swedenborg (découvert « par hasard » en lisant *Séraphita*), et par l'occultisme ou la théosophie, est conduit à l'*Imitation de Jésus-Christ*, c'est-à-dire au Christ. Baudelaire aussi fut lecteur de Swedenborg.

« Strindberg, entre Swedenborg et Linné »... Ce rapprochement, non parce qu'il s'agit de trois Suédois illustres, mais parce qu'il y eut chez Strindberg un homme de science : botaniste, physicien, chimiste. Mais il écrivait et parlait plusieurs langues et avait même appris le chinois. Une partie de son œuvre est d'un ethnologue ou d'un historien. Philosophe, il lit Kierkegaard et correspond avec Nietzsche. Il n'était pas étranger à la musique et jouait de la guitare. Chimiste, et alchimiste. Dans sa chambre, à Paris, il se met à fabriquer de l'or, il est certain d'y parvenir. Cette alchimie, cette fabrication de l'or, est pour lui fondée sur une conception de la nature : de même que tout dans notre vie quotidienne peut être *signe*, de même, entre le Ciel et la Terre, entre les règnes de la matière, la règle est d'analogie et de *correspondances*, le principe du Tout est l'Unité. (Sommus-loin de Novalis ?) Et cette fabrication de l'or, alchimique, est réelle : la preuve, ces brûlures spécifiques de ses mains, et ces persécutions, parce que l'or produit peut bouleverser l'économie mondiale.

Lorsqu'on lit dans l'œuvre en prose certaines descriptions de paysages, très belles, très fortes, ou, dans son théâtre, certaines didascalies, minutieuses, précises, où le décor est évoqué jusqu'aux fleurs des fenêtres, on se dit que Strindberg avait un regard et un œil de peintre. Il ne fut pas seulement proche de quelques peintres, dont Munch, ou Gauguin. Il fut peintre lui-même, et sculpteur, dessinateur.

Non moins véritablement peintre que Hugo ou Michaux, qui ne le sont pas moins que Goya ou Pollock. Il écrivit une espèce de petit traité sur le *Hasard dans la création artistique*, qui ferait de lui un précurseur ou un contemporain d'Ernst ou de Miller. On s'attendrait à un peintre visionnaire, onirique : il l'est, sans doute ; en même temps que réaliste comme le furent les impressionnistes et les expressionnistes. Mais il atteint la frontière de la peinture abstraite. Il est *moderne* par le sens qu'il a de la matière ; en quoi il appartient au champ de la *peinture pure*.

Il n'était pas doué pour le portrait, ni l'autportrait. Cela explique-t-il en partie son goût pour la photographie ? Il photographiait les cristallisations, cette flore, ces galaxies, cette écriture, et, à la fin du siècle, quand Van Gogh peint le ciel nocturne et solaire d'Arles et de Saint-Rémy, Strindberg photographie le ciel, la nuit, les astres. Il tend au ciel étoilé des plaques sensibles et en recueille la lumière et les noirs d'abîme comme l'herbe la rosée. Il tend au ciel un miroir comme s'il lui proposait son cœur, son âme, pour vivre d'une vraie vie, mystérieuse. N'est-ce pas une autre façon de se vouloir alchimiste ? Lui, qui connut l'enfer et les enfers, qui en devint, par son théâtre et ses livres, le peintre ; lui, le spéléologue de l'inférieur, il se fait le temple ou le contemplateur du ciel, de sa nuit lumineuse ; et ce ciel visible, ce reflet du ciel, est l'image et la promesse, l'ombre, du Ciel invisible, céleste. Éternel. Je ne puis m'empêcher de voir, en ce travail ou cette passion de photographe, hors de toute écriture et de toute peinture, de tout savoir, sans lentille ni aucun appareil, pour que tout soit vrai, pur, en cette offrande et cette attente, le symbole d'une vie qui cherche, par delà la mort, l'espérance du Royaume, l'Or sans quoi l'existence...

Claude-Henri Rocquet

Merci d'envoyer, avant le 1^{er} avril, par courriel ou par courrier, au Bureau des Compagnons d'Hermès, les informations que vous souhaitez voir paraître dans le numéro 29 (avril, mai, juin) des Nouvelles des Compagnons d'Hermès.
compagnonsdhermes@wanadoo.fr

Les Nouvelles des Compagnons d'Hermès sont élaborées par le bureau de l'association, sous la responsabilité du président de l'association : Francis Damman.
Numéro d'ISSN 1952-9937.